

Professeur Amadou Ly
Université de Dakar

RHAPSODIES FLUVIALES
de Abdoul Hamidou Sall

SE CONNAÎTRE POUR (ET AVANT DE) CONNAÎTRE AUTRUI ET LE MONDE

AVANT-PROPOS

C'est vraiment par amitié et fidélité, ces mots sont à prendre au sens le plus fort, et aussi par gourmandise, je crois, qu'El Hadj Abdoul Hamidou Sall m'a commis à la lourde tâche, dont je sais par avance que je ne me tirerai pas indemne, de présenter ses *Rhapsodies fluviales* en ce jour et devant cet aréopage redoutable, et surtout aussi, au passage, de le présenter.

Gourmandise, disais-je, car, qui a lu la remarquable préface de Barthélémy Faye, trouvera en toute objectivité que tout est dit, et, ce qui est la marque des grands esprits, enclos en un texte d'une page et demie qui en dit plus long et plus profond que des dizaines de pages d'un autre n'eussent pu en dire.

En outre, entre autres critiques littéraires (je veux dire, journalistiques), il y a le texte remarquable de Soro Diop, dans *Le Quotidien* du 22 octobre 2010, intitulé à juste titre « Le souffle toujours vivant de Senghor et Césaire ». Il y a encore le texte (anonyme) intitulé « Hamidou Sall, disciple de Senghor et Césaire, fait paraître *Rhapsodies fluviales* » dans le n°9, de novembre 2010, du magazine « Intelligences », texte suivi d'un témoignage remarquable d'une des amies de Sall, Anne Bragance, romancière.

Il y en a sans doute quelques autres, que je n'ai pas vus. C'est dire donc que je viens vraiment trop tard !

Mais, puisque je suis tenu de procéder malgré tout à cette présentation, je ne me déroberai pas, même si je sollicite d'avance la mansuétude de ceux d'entre vous qui auront lu la préface, les articles de presse et les poèmes et textes auxquels ils introduisent.

Pour ce qui concerne la personne même de Hamidou Sall, que je connais assez bien, puisqu'il est, en termes de sociologie-anthropologie sénégalaise, et mon « fils » et mon neveu (petit neveu), je préfère en laisser la présentation à ses amis, dont les témoignages que l'on lira tout à l'heure seront bien plus exacts à la dire, car l'homme évolue, et le lycéen thiessois que j'ai connu est devenu un adulte bien plus complexe, et qui vit loin d'ici, depuis des décennies.

INTRODUCTION

Qu'on ne s'attende pas à m'entendre me livrer à un exercice de critique littéraire à propos de ces *Rhapsodies fluviales* de Hamidou Sall. Je me contenterai de parler librement et de l'homme (sans trop insister) et de l'œuvre, même si, ce faisant, je ne pourrai pas totalement échapper la critique littéraire !

Je m'autorise d'un grand auteur (que Sall du reste cite, p. 69, en passant), Rainer Maria Rilke qui, dans une de ses *Lettres à un jeune poète*, écrit : « Lisez aussi peu que possible de choses qui relèvent de la critique esthétique, - ce sont ou bien des vues partisans, pétrifiées et vidées de tout sens par leur endurcissement sans vie, ou bien ce sont d'habiles jeux de mots par la grâce desquels c'est aujourd'hui cette vue- qui triomphe, et demain la vue opposée. Les œuvres de l'art sont d'une solitude infinie, et rien ne permet moins de les atteindre que la critique. Seul l'amour parvient à les saisir, à les soutenir, et peut leur rendre justice ».

Et c'est justement cet amour qui m'autorise, ayant laissé à l'œuvre le temps du mûrissement en moi-même que suggère Rilke (« Laisser chaque impression et chaque germe de sentiment parvenir à maturité au fond de soi, dans l'obscurité, dans l'indicible, l'inconscient, l'inaccessible à l'entendement, et attendre avec une profonde humilité, une profonde patience, l'heure de l'accouchement d'une nouvelle clarté ») ; c'est, dis-je, cet amour qui m'autorise à parler de l'homme Hamidou Sall, que j'ai connu enfant, et des *Rhapsodies fluviales* qui renvoient à des lieux où j'ai vécu, que j'ai moi aussi vécus et aimés, et, en partie, à des personnes qui me sont proches.

Je montrerai donc, par un choix libre des grands axes de mon intervention, quelques aspects de la personnalité de Hamidou Sall, qui est de ceux qu'on appelle les « Njuddu-Jéeri » (expression désignant des personnes Haal-pulaar ou d'ascendance haal-pulaar, mais nées et grandies hors du Fouta-Toro), mais qui développe une « personnalité ethnique » pulaar qui va bien plus loin que la simple « identité ethnique » attendue de lui et de ses semblables. Ces deux concepts, que je n'ai pas le temps de développer ici, sont empruntés à l'ethnopsychiatre américain d'origine française Georges Devereux, dans son Essai d'ethnopsychiatrie complémentariste.

Après quoi, je tâcherai de présenter (sommairement) les deux grandes sections du livre), et je terminerai par quelques considérations générales sur la poésie, sa mission, sa situation.

I. COMPOSITION DE L'OUVRAGE

1.1. Le titre

Dans « Joal » (*Chants d'Ombre*, 1945) Senghor l'helléniste féru de jazz évoque sa nostalgie de la vie trépidante de son village natal. Et, entre autres, « les rhapsodies des griots ».

Quand Hamidou Sall intitule son ouvrage *Rhapsodies fluviales*, il fait allusion et à la voix de «son» fleuve, et à la symphonie en plusieurs langues, plusieurs terroirs, plusieurs histoires et cultures, perceptible à travers l'espace et le temps, entre fleuves du monde. Le fleuve, symbole à la fois de l'autochtonie, de la territorialité et, en même temps, de l'espace, d'autres lieux, d'autres terroirs, d'autres terres, et aussi symbole du temps (on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, dixit Héraclite pour illustrer la marche du temps, et la fuite de ce temps, des jours et des années qui sont la marque même de notre finitude (« l'homme n'a point de Port/le temps n'a point de rives / Il coule et nous passons » (Lamartine).

Et, de fait, les textes de Sall sont truffés de références à des fleuves : « Danube et Mayo du Sénégal, Loire et Djoliba, Congo et Mississipi, Nil et Zambèze ! Toutes ces eaux sont porteuses d'images... » (47), « La Seine, La Loire, Le Rhône et la Garonne devenaient le prolongement de mon mayo sur lequel voguait le Bou El Mogdad » (29).

C'est là que réside le sens de l'expression « Rhapsodie fluviale ». Il s'agit à la fois, comme le faisaient dans la Grèce antique les performateurs de poésie appelés « Rhapsodes », de mettre ensemble et bout à bout, de « coudre » ensemble des textes différents (comme le font avec des tissus nos tailleurs pour le « njaxas », ou le « dëbb-daaxe », et ici, des textes -texte et tissu ont d'ailleurs la même étymologie latine ; le mythe dogon relatif à la parole symbolisée par la bouche et le métier à tisser montre parfaitement cela). Rhapsodie dans les poèmes, Sall mettant ensemble des pièces, rapportées, tirées de poèmes de Senghor ou de Césaire pour créer ses « propres » pièces et rhapsodie dans le rythme et l'harmonie, par la mise en symphonie des voix de tous les fleuves de Sall, le Sénégal et la Loire, et le Danube, et le Mississipi, le Rhin, et quelques autres.

Tout cela : hommes, fleuves, lieux, poésie constitue une vaste symphonie où le poète n'est plus une fausse note, comme le prétendait Baudelaire dans un accès de modestie, mais bien le lieu de synthèse, de fusion et de symbiose.

Et des poètes, d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui, sont également partie prenante à la Rhapsodie – symphonie.

Il y a ceux dont le nom vient sous sa plume : Sophocle, Euripide, Petöfi, Jozsef, Homère, Eschyle, Pindare, Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Péguy, Sandor Attila, Karel Hynek Macha, Mihai Eminescu, Friedrich Hölderlin, William Shelley, René Char, Rainer Maria Rilke, Adam Mickiewicz, Wislawa Szymborska...

Il y a aussi ceux de par chez lui, dont il cite quelques noms emblématiques dans toutes les générations : Hamidou Dia, Amadou Lamine Sall, Nafissatou Dia Diouf, Babacar Sall, Cheik Aliou Ndao, Baye Gana Kébé, Elie Charles Moreau, et bien sûr, L. S. Senghor, David Mandessi Diop, Lamine Diakhaté...

Il y a assurément les poètes, non nommés mais incontestablement les plus proches de Sall, si proches et si familiers que leur poésie, encloses dans des paroles chantées « agréables au cœur et à l'oreille », font intimement partie de son être, mêlés qu'ils sont à ce limon dont est pétri tout Haal-pulaar du Fouta-Toro : les grands Gelaay Ali Faal, Samba Diop, Amadou Koli Sall, Bayal Samba Tène, Sukka-Hoore, Waali Sekk, Aama Tamba Joob, Abdul Ata Gawlo Sekk, Nguuraan Bah, et toute cette kyrielle de maîtres du Fantang, du Njaru, du Pekaan, du Yeella, du Leele, des Kontimpaaji, du Dillere, des Keroode, et tous ces Almubbe-Ngay... Sans oublier les Baba Maal, Momar Seck, Ngâri Laawo, Attia Wélé et Frères Guissé. Des dizaines de nos poètes, dont la plupart sont aujourd'hui disparus, et dont l'oeuvre, toujours, à un titre ou à un autre, évoque invinciblement ce Fleuve incontournable dans la conscience du Fuutanke.

Et il y a enfin les lieux, paradis d'une enfance rêvée, au Fouta-Toro, sur les berges du Fleuve Sénégal : Podor, Donaye, Siyouma ; ou ailleurs : Thiès, Khombole, etc.

1.2. Les Poèmes

Les neuf poèmes sont, pour partie, des hommages à des personnes qui ont compté dans la vie de Hamidou Sall. Ces hommages sont composés de deux poèmes dédiés à Senghor (« Léopold Sédar Senghor ») et à Césaire (« Mots de mer »). Ce sont des témoignages d'amour, d'amitié, de piété filiale, sous forme d'exercices de style, en ce sens que pour l'essentiel, le poète est tant habité par la poésie de l'un ou de l'autre qu'il procède par des sortes de collages de termes, d'expressions, de versets ou de titres de poèmes.

Les autres poèmes sont un hommage rendu à Euzhan Palcy, la cinéaste antillaise (entre autres titres, *Rue Case Nègre* d'après Joseph Zobel), sous le titre emprunté à Césaire de « Nous, vomissures de négriers » ; il faut encore signaler « Je ne te reconnais plus », qui évoque le destin tragique d'un jeune étudiant sénégalais assassiné en Russie, patrie de Pouchkine (et de Poutine !) et terre de la Révolution d'Octobre 1917, si pleine de promesses de justice, de fraternité universelle et de paix entre les peuples.

Le poème « Chant d'antan », dédié à feu Yandé Codou Sène, griotte « officielle » de Senghor, et le poème « Mémoire », dédié à Samba Diabaré Samb dont Sall rappelle qu'il est aussi de Guédé, ancienne capitale des Lamtoro Sall, constituent ensemble l'hommage aux poètes de la tradition orale d'antan menacée de disparition, tous deux sources de mémoire des temps jadis où fleurissaient l'honneur et le refus de l'abjection.

Les septième et huitième poèmes (« Pour que meure l'injustice » et « Fodde ») célèbrent deux femmes fortes, en butte aux épreuves de la vie.

Le neuvième et dernier poème ; « Chant pour Mame », est un hommage à la mémoire de sa grand'mère, qui fut la « mémoire du passé de sa lignée », et le relais qui apprit à Hamidou Sall (il est vrai qu'elle fut aidée en cela par sa fille, la mère du poète, et par Ibrahima Sall, le père) l'histoire de son pays d'origine, le Fouta-Toro, de son lignage, et les généalogies si complexes et rigoureuses, si embrouillées par les multiples mariages endogamiques et les homonymies, qui constituent la carte d'identité individuelle de chacun et de chacune, et le passeport avec visa d'entrée qui vous ouvre les portes et les coeurs, du Toro et du Dimat au Lao, au Bosséa, au Nguénar et au Damga.

Ce poème, à travers la belle figure de la grand'mère, évoque la saga familiale des Sall : voyage, migration, itinérance et généalogie. Il y est question de fleuves aussi, d'ici (Sénégal, Falémé, Bafing, Bakoye, et Djoliba) et d'ailleurs (le Gardon, la Moselle, la Seine), et de lieux habités et vécus au Toro (Guédé, Donaye, Thioffi, Siyouma) et au-delà : Sénédebou, Goudiry...

1.3. Les textes en prose

Ils se composent de trois éléments textuels (qui comportent des sous-parties plus ou moins autonomes, dont un très étendu), où le poète parle de lui-même, de sa famille, de ses voyages et de ses complicités littéraires, le tout perçu sous l'angle de la métaphore fluviale. Sall y procède par de subtils va-et-vient entre son Fouta, sa famille, son pays et ses hommes et poètes, et le vaste monde, par delà les mers.

« De la poésie » présente le fleuve, source, origine et père nourricier, mais aussi, symbole de l'aventure humaine, de la nécessité qui fait que les hommes sont faits pour se rencontrer et se fondre en une véritable humanité.

La suite du texte retrace les relations de Sall à son fleuve dont, dit-il, le « limon [est] définitivement entré dans la composition de [sa] chair » ; bien que ce soit un fleuve rêvé, fantasmé, le poète estime que cela lui suffit pour comprendre par exemple un de ses lointains confrères, l'Allemand Friedrich Hölderlin.

Il y a dans ce texte un bel exemple d'une intertextualité voulue et maîtrisée. Pastichant Joachim Du Bellay dans son poème très fameux « Heureux qui comme Ulysse », Sall écrit, ce qui fonde ce que par ailleurs j'appelle une forme de petite jalousie : « Heureux qui, comme le poète Hamidou Dia, a vécu la splendeur de son enfance sur les bords de son mayo avant de s'en aller, pleins d'usages et de raison, vers d'autres horizons et sous d'autres cieux, s'enrichir de la complémentarité fécondante de l'ailleurs tout en demeurant ancré dans la plénitude du bonheur de la mémoire du terroir, une mémoire devenue rempart » (p. 6). Il y a trois faits à noter : le renversement de la perspective du voyage tel que conçu par Du Bellay, le clin d'oeil au titre du deuxième recueil de Hamidou Dia, Les Remparts de la mémoire, et l'allusion au fameux concept senghorien de l'enracinement qui précède l'ouverture (que l'on retrouve dans d'autres termes chez Césaire, tels la métaphore du particulier à l'universel par la progression en rhizome).

Senghor, Césaire, Cheikh Hamidou Kane, Hamidou Dia, voilà quelques-uns des poètes qu'affectionne particulièrement Sall, au point que sous sa plume, consciemment ou spontanément, on retrouve tel mot, telle expression, tel membre de verset propres à l'un ou à l'autre. Un seul exemple : après avoir cité Cheikh Hamidou Kane (« mon oncle », précise-t-il), à propos du lapsus de Samba Diallo qui lui a valu le châtimeur qui ouvre le roman (« Cette phrase qu'il ne comprenait pas, pour laquelle il souffrait le martyr, il l'aimait pour son mystère et sa sombre beauté »), et avant d'évoquer la « Pâle étoile du soir, messagère lointaine/Dont le front sort brillant des voiles du couchant » d'Alfred de Musset, Hamidou Sall écrit, sans guillemets et sans nom d'auteur ; « Au temps de mon enfance, à l'heure des étoiles et de la nuit qui songe », citant textuellement un verset de « Nuit de Sine » (Chants d'Ombre) de Léopold Sédar Senghor. Et on pourrait multiplier les exemples d'une extrême complicité entre Sall et ses auteurs favoris, dans ces textes en prose comme, on l'a dit plus haut, dans ses poèmes.

Un séjour à Prague, en Tchéquie, et à Budapest, en Hongrie, l'évocation de son ancêtre Hamath Elimane Baba Hawo Kane, otage des Français par qui le clan de Kane est entré en contact avec la France, rencontre, contrainte et forcée, ce qui donnera, trois à quatre générations plus tard, un Cheikh Hamidou Kane, un Abdoulaye Elimane Kane et un Hamidou Sall (sans compter un Seydou Nourou Sall, poète, précurseur et frère cadet de Hamidou Sall, auteur de Galle Kaangadoo et L'Envol des Pélicans).

Deux textes, « Vers la librairie polonaise » (dédié à Amadou Lamine Sall), et « Des tragiques grecs (ayant pour dédicataire Jacqueline de Romilly, l'helléniste distinguée qui est de ses amies) closent cette partie. Sall y évoque des sujets et des auteurs qui montrent assez qu'il est un esprit universel, qui a lu les auteurs polonais et grecs les plus improbables, à l'exemple de ses deux idoles, Senghor et Césaire.

Ces quelques notations n'épuisent en rien le contenu de textes bien plus riche qu'on n'a pu le montrer, où Sall nous fait sans cesse passer du local à l'universel, du passé au présent et au futur. Chacun, en les parcourant, y retrouvera certes des faits et des réflexions qui le définissent en partie, mais aussi y fera bien des découvertes sur l'histoire, la poésie, l'architecture, que Sall, généreusement, met à la disposition de tous dans ses *Rhapsodies fluviales*.

II. SALL, UN POETE QUI SE CONNAÎT ET SE CHERCHE

2.1. En amont du fleuve...

Au chapitre III, intitulé « La création poétique », de son ouvrage sobrement intitulé *La Poésie*, Georges Jean entreprend d'expliquer, quoiqu'il s'en défende, les processus complexes de la création poétique. Il établit ainsi un axe paradigmatique où sont pris en considération le « voyage intérieur », c'est-à-dire les sensations, les émotions, le passé et l'histoire du poète ; ensuite, le poéticien se penche sur l'« activité poétique », autrement dit les ressorts indispensables à la création poétique : l'imagination et l'intelligence ; après quoi, il y a le « langage », la matière première (ou le matériau) que le poète transforme et soumet à ses visées, à sa volonté, à ses caprices. Enfin, Georges Jean considère ce qu'il appelle le « laboratoire central » du poète d'où le poème surgit.

A chacun de ces niveaux, on peut étudier *Rhapsodies fluviales* et en tirer la conclusion qu'on est bien en face de poèmes sous deux formes : poèmes et vers et en versets, poèmes en prose.

Hamidou Sall appartient à l'une des dernières promotions de ces élèves qui, au détour des années 1960, continuaient encore sur l'erre des programmes coloniaux, et apprenaient chaque année, entre le CE1 et la 3e, soit sur huit ans au moins, une bonne dizaine de poèmes, appelés « récitations », dont l'essentiel, hormis « Nuit de Sine » et « Joal », de L. S. Senghor, « Afrique mon Afrique » de David Diop, « Le Chants des Rameurs » et « Souffles » de Birago Diop, et quelques autres poèmes et textes d'Africains, était constitué de poèmes et d'extraits de pièces de théâtre classiques d'auteurs français tels Du Bellay, Ronsard, Corneille, Racine, Victor Hugo, Leconte de Lisle, José-Maria de Hérédia, Alphonse de Lamartine, Alfred de Vigny, Rimbaud, Baudelaire, Verlaine et quelques autres poètes français du XIXe siècle et du XXe siècle. Du reste, Sall cite bien deux poèmes : « Le Semeur », de Hugo et « Midi » de Leconte de Lisle ». Il aurait pu (et peut-être dû !) y ajouter « La Chanson du Djoliba » de Keïta Fodéba, qu'il a dû lire et apprendre par coeur dans le fameux « Thérissé jaune » (La lecture et le français en Afrique, classes de CM) : « Juchés sur les miradors de bambou qui s'étendent à perte de vue... »

Écoutons Sall :

« J'ai marché sur les bords du Gardon et de la Moselle
avec à l'oreille

le souffle majeur des eaux de mon fleuve Sénégal, mon mayo inconnu

J'ai retrouvé mon sang sur les bords de Seine

Qui m'ont conduit sur les bords du mayo de Donaye,

Bords de Sine, jusqu'aux berges de la Falémé.

Où es-tu donc Bafing ? Où es-tu donc Bakoye ?

Et toi majestueux Djoliba ?

Lointains et proches, absents mais présents, vous êtes toujours là » (p. 26).

Mais aussi, et sans doute surtout, Hamidou Sall, en ses jeunes années, et peut-être jusqu'ici, s'est délecté des airs classiques des ménestrels de son Fouta natal, et a entendu les envolées lyriques du divin aveugle Gelaay Ali Faal chantant a capella « Séegu Bali » et « Falemme » ou encore « Biram Moodi Kome », tout comme son homonyme et parent Hamidou Dia, le poète des Remparts de la mémoire tellement habité par le pékaan de Gelaay que, tout naturellement, surgit sous sa plume l'exclamation : « wooroo Falemme » quand lui-même, comme Sall, revisite en mémoire le Fouta de son enfance. Et Sall a entendu, dans les nuits chaudes et noires, au cours des veillées de Samba Caam sur la Radio Télévision Sénégalaise, la voix incomparable du maître du « mooloo », Aamadou Koli Sal, qui évoquait à la file les villages – ports du Fouta, d'Ouest en Est, et la généreuse hospitalité de ses hôtes, ainsi que l'ont fait Samba Diop, maître du « leele », et Ama Tamba, et, plus proches de nous, les Samba Diye Sall, et Baaba Maal fermant et son « Jahoowo » par la litanie des villages du Diéri et du Wââlo qui l'ont royalement reçu...

Chères voix à jamais tues, chers poètes disparus dans la nuit du temps, emportant avec vous les dernières saveurs de votre Fuuta Tooro, d'un Fuuta qui ne se survivra que dans les poèmes de Teen Yuusuf Gèy, Ibrahima Saar, Hamidou Dia et Hamidou Sall.

Au sage grec qui lui dirait son fameux : « gnôthi séautón », Sall pourrait répondre : « Je me connais moi-même ! Je suis Abdoul Hamidou Sall, fils d'Ibrahima Sall et de Fatou Zahra Elimane Racine Kane, je suis l'homme aux trois villages fameux Donaye, Guédé et Siyouma dans le Toroo, de Thioffi à Podor, je suis fils d'Ibrahima Abdoul Elimane, je suis petit-fils de mon homonyme Abdoul Elimane, arrière petit-fils, au 9e degré, de Aly Elibana ; mes pères et ancêtres constituent des générations de Laam-tooro de Guédé. Et par ma mère, je suis petit-fils de Sall Fatim Oumhané Elimane Baba Hawo Kane, descendant de grandes et nobles familles du Toro. Lamtoro à Guédé, Elimane à Donaye et à Siyouma, et Iman à Thioffi (Podor) et à Thiès, descendant de famille de clercs, entre Toroo et Boundou.

Car Hamidou appartient à un pays, à une contrée, où on n'a pas attendu de lire Platon pour savoir cela, et qu'il est vital de se connaître, de connaître sa généalogie, parfois sur des siècles, et les hauts faits des plus méritants de ses ancêtres, et les alliances, parentés collatérales et migrations. Car, chez Sall, comme chez la plupart des peuples de la Savane, du fait de l'organisation sociale, votre nom est à la fois votre carte d'identité, votre arme, votre armure, votre cotte de mailles, et votre passeport, votre sauf-conduit, votre lettre de recommandation et vos lettres d'accréditation et de créances. Le patronyme, « yettoode », permet qu'on accède à vous, à votre demeure comme à votre intimité, « yetteede ». Dites-le haut et fort, et les portes et les visages et les bras s'ouvrent à vous, et on vous chantonne « hayyooo !!!! » en vous serrant sur son cœur...

Mais, s'il faut se connaître avant tout, c'est pour mieux sortir de soi, de chez soi, pour aller, en toute sécurité, à la rencontre de l'Autre, chez l'Autre, le vivre, le côtoyer et lui prendre des idées, des attitudes, des éléments divers et variés de sa culture, mais en étant sûr de rester soi tout en changeant quelque peu du fait qu'on échange, l'échange étant la respiration de toute culture, ce faute de quoi elle s'étiole et meurt, ainsi que nous l'apprend l'anthropologie... Cheikh Hamidou Kane le fait dire à la Grande Royale : « apprenant, ils oublieront... »

Cette « assumption » de son moi profond, suivie d'une aventure vers le vaste monde, Hamidou Sall ne pouvait manquer d'y souscrire, et deux fois plutôt qu'une, puisque ses deux maîtres à penser, ses deux « Pères » spirituels que sont Senghor et Césaire en ont fait leur credo le plus absolu. « Enracinement et ouverture », a dit l'un ; aller à l'universel en cultivant sa singularité, a renchéri l'autre.

C'est, peut-être, en récompense à cette disponibilité, à cette ouverture à l'Autre, que Hamidou Sall possède de solides amitiés sous tous les ciex. Son carnet d'adresses pourrait faire pâlir d'envie n'importe quel homme politique, car, outre celle de ceux qu'il a perdus, Césaire et Senghor, il a cultivé de solides amitiés dans les milieux les plus huppés de France et de Navarre, d'Europe Centrale et des Caraïbes, sans parler du Maghreb et d'autres régions du monde.

Il doit ces amitiés, me semble-t-il, d'abord à ses qualités humaines, à son ouverture aux autres, à sa disponibilité et à ce je-ne-sais-quoi qui tient de la capacité d'écoute, de la sensibilité, de la générosité, bref de la sympathie au sens senghorien du terme, c'est-à-dire de la porosité aux idées des autres, pour en être pénétré et, par osmose, les enrichir des siennes propres, et les rendre ; c'est ce qu'on peut appeler l'échange fructueux. Et, pour couronner tout cela, un amour extrême de la poésie, c'est-à-dire de l'expression verbale de la beauté du monde. Voilà Abdoul Hamidou Sall, tel que je crois le comprendre...

Tel penseur a eu raison, dans une formule toute simple, de montrer que l'homme est un être dont toute la vie est encadrée par deux notions voisines mais différentes : le désir et la nostalgie.

Il a bien raison, cet autre qui a affirmé que « le malheur de l'homme, c'est d'avoir été enfant ». Toute notre vie se déroule dans le souvenir, dans la nostalgie d'un Paradis perdu, que le Poète de Joal appelle pour sa part le « Royaume d'enfance », et notre âme toujours soupire après un « autre chose, un ailleurs » (« Oh mort, vieux capitaine, levons l'ancre, ce pays nous ennuie... »), ailleurs qui peut du reste n'exister que dans notre imagination et dans nos rêves. Et toute la poésie, si on y réfléchit, n'est après tout que les tentatives que certains d'entre nous mènent par la magie du verbe, de faire revenir, de rappeler ou de faire advenir l'objet de notre nostalgie ou de notre désir. C'est du reste pourquoi on parle si souvent d'« alchimie verbale », à propos de la poésie.

Et Hamidou Sall a hérité de ses deux illustres amis et idoles une tournure d'esprit, disons même une vertu qui singularise le chien et l'homme, et plus le chien que l'homme : la fidélité. J'ai eu l'honneur et la fierté de découvrir, sous le fatras des mots du poète Césaire, le mot essentiel, le mot - pépite d'or qui transcende toute son oeuvre, et l'explique. Et ce mot, c'est la FIDELITE.

Or, Hamidou Sall, dans ses poèmes comme dans ses textes en prose, n'illustre que ce mot, ce concept, cette vertu. Il est fidèle à ses amitiés, à ses options « politiques » si on peut user de ce mot à son endroit, à ses croyances philosophiques. Sall est resté fidèle à Senghor et à Césaire jusqu'à la mort de l'un et de l'autre, et il reste fidèle à ses engagements à leurs côtés, à leurs idéaux, ces idéaux qu'ils lui ont inoculés et qui exsudent de tous ses écrits, de tous ses discours. Mais, avant tout et par-dessus tout, Sall est resté fidèle aux siens, à son clan, à son histoire, à son terroir du Fouta des origines, à son Mayo – son fleuve Sénégal plus fantasmé que vécu, mais présent, obligatoirement présent chez tout natif ou originaire du Fouta-Toro, écrivain ou pas, car ce fleuve atteint à des dimensions mythiques dont le regretté Tène Youssouf Guèye a écrit des phrases inoubliables :

« Pour qui connaît cette vieille communauté pular pétrie de tous les humanismes (...), il semble véritablement qu'une sorte de mémoire et de conscience collectives nées des âges les plus lointains aient pétri le long des siècles ce complexe de puissante émotivité et de forte tonalité affective qui habite chaque natif de la région. L'impression est que de Têkane à Koumou et de Fanaye à Lobaly, chaque être qui vient au monde reçoit dans ses « fonts baptismaux » (...) quelque chose de cette étrange et unique faculté de souvenir (...). C'est une sorte de mystérieuse vague d'émotion faite d'obscures nostalgies et d'indéfinissables souvenirs qui monte du tréfonds de l'être». (Aspects de la littérature pulaar en Afrique Occidentale, Imprimerie Nouvelle Nouakchott, s.d., p. 7).

Hamidou Sall est certes poète, et il n'y a aucun doute que la suite à ces *Rhapsodies fluviales* achèvera d'en persuader les uns et les autres, car on peut être certain que ce « jeune » poète ira de plus en plus vers son propre style, et qu'il approfondira les promesses que l'on rencontre dans quelques-uns de ses poèmes, les plus personnels, les plus en adéquation avec sa sensibilité et son historicité. Sall a, au plus haut point, ce qui fait l'essence même du poète : une sensibilité extrême, qui confine à l'éréthisme, une porosité à ce que l'autre poète appelait « les souffles du monde », et une certaine naïveté – ce terme étant pris ici dans son sens originel, donc en bonne part.

Parlant du travail de création poétique, Georges Jean écrit, ce qui est observable chez Sall :

« Par les sens, le poète prend les choses, les visages, les arbres, les villes, les bruits, les saveurs, les parfums... (...). Il les intègre à sa propre vie. Et sa vie, son être, en se projetant dans le monde pour l'absorber, lourds de son enfance et de sa mémoire, de ses sentiments et de ses passions, sont marqués par le temps, par la mort, par l'histoire (...).

Tout homme porte son passé. On peut même dire que tout homme est poète dans la mesure où il peut constamment vivre avec et dans ses souvenirs (...). La mémoire des poètes est une mémoire essentiellement affective (...). Le poète recherche les traces de l'enfant qu'il a été. Et ce n'est ni par la mémoire exacte, ni par la connaissance précise du passé, ni par la réflexion qu'il l'atteint, c'est par la rêverie ». (La Poésie, Paris, Seuil, 1966, p. 59).

Le poète, par la rêverie, entretient vivante en lui sa propre enfance, celle que Bachelard a appelé une « enfance permanente » qui, dit-il, nous permet de maintenir « la poésie du passé ».

A quoi Georges Jean ajoute, pour préciser : « Cette enfance permanente » est celle des présences familières : la maison, les espaces secrets, les vacances, les « jeux interdits », l'école, les soeurs, les frères, le père et la mère » (p. 61). Et Sall, à cet égard, a au moins le souvenir perpétuel de tels poèmes de Senghor et, avant ceux-ci, de la vieille « récitation » de son CE2 : « Lorsque ma soeur et moi, dans les forêts profondes/Nous avons déchiré nos pieds sur les cailloux... » (dont je ne saurais dire l'auteur), et le « A ma mère » de Camara Laye...

2.2. Le fleuve, métaphore obsédante

« Le poète s'appuie, durant le temps de sa vie, à quelque arbre, ou mer, ou talus, ou nuage d'une certaine teinte, un moment, si la circonstance le veut »

René Char, dans *Fureur et Mystère*, 1948 (Partage formel, Gallimard, p. 90).

Tel poète fameux a affirmé que « l'homme libre toujours chérira la mer », la mer symbole d'espaces infinis, d'équipées légendaires d'aventuriers « penchés à l'avant [de] blanches caravelles » et, donc, de liberté. Cependant, peu de poètes ont chanté ce qui, avec l'arbre, la montagne, la glèbe, symbolise le mieux l'autochtonie, indigénité et en même temps la fertilité, la vie, et le temps qui s'écoule (n'est-il pas symptomatique qu'Héraclite, pour représenter l'idée du temps qui passe, ait choisi les eaux toujours renouvelées du fleuve ?). Et c'est ce que signifie aussi le très fameux lac lamartinien : « L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rives / Il coule et nous passons ».

Sall, dont les ascendants sont originaires du Fouta-Toro, région du nord du Sénégal dont toute l'histoire, l'économie, la sociologie et les mythes fondateurs donnent au fleuve une place prépondérante, ne pouvait manquer, à l'instar de la plupart de ses homologues foutankés, de mettre ce qu'il appelle « [son] mayo », (« [son] fleuve ») au centre de son système symbolique. Aussi le fleuve Sénégal, et les fleuves d'Afrique et du monde, sont-ils évoqués de façon quasi obsessionnelle, et constituent-ils dans la poétique sallienne ce que Charles Mauron appelle un « mythe personnel » dans son ouvrage *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel* (Paris, Corti, 1962), évidemment selon un choix tout personnel, tout subjectif, dans la perspective que définit Paul Ricoeur (*La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975). Peut-être même pourrait-on hasarder le phénomène freudien de la condensation (*l'Interprétation des rêves*, 1900).

D'où vient-il donc que tout natif du Fouta-Toro, et même, dans certains cas, tout descendant d'un natif de ce pays (au sens où, historiquement, le Fouta-Toro était un pays) soit indélébilement marqué par le Mayo, le Fleuve que les vicissitudes de l'histoire ont affublé du nom de Sénégal, vocable dont l'étymon, du reste, est encore et pour longtemps source de débats ?

Les Grecs ont appelé l’Egypte d’autrefois un « dôron Neilou », un don du Nil. Cet appellatif est on ne peut plus véridique, jusqu’à nos jours. De même, on pourrait en toute légitimité appeler le Fouta-Toro un « Don du Fleuve Sénégal », comme le Mali est un don du Niger. Rappelons-nous ce texte-poème de Keïta Fodéba, dans Aube africaine : « la chanson du Djoliba »

« Juchés sur les miradors de bambou qui s’étendent à perte de vue dans les vastes plaines que tu as fertilisées, les enfants, chaque matin, torse nu et maniant la fronde, fredonnent ta chanson, la chanson du Djoliba.

Tu n’ignores point par ailleurs l’amour que te vouent tous ces villages de pêcheurs groupés sur tes berges et que tu fais vivre sans aucun calcul. Ils comprennent plus que quiconque ton tempérament et ton langage ».

Car il est vrai, si l’on en croit les poètes, qui selon Senghor entendent l’inaudible, que l’eau, le fleuve, la rivière, le ruisseau, la mer, parlent et nous parlent. Il est tout aussi vrai que seuls quelques rares privilégiés entendent le langage de la nature. Seules les âmes sensibles, les poètes en particulier, ont l’ouïe exercée à percevoir les « confuses paroles » que dit Baudelaire dans son poème « Correspondances ». En veut-on une preuve, une seule ? Écoutons Emile Verhaeren, le poète de Campagnes hallucinées (1893), dans un de ses poèmes, « Le Chant de l’eau ».

En voici une autre preuve, tout aussi poétique, et bien plus proche : qu’on se souvienne de Samba Diallo, de *L’Aventure ambiguë*, le soir de sa « Nuit du Coran » : « Il lui sembla que sa voix était devenue innombrable et sourde comme celle du fleuve certains soirs ». Et on peut aussi se rappeler Birago Diop : « La voix du feu s’entend, entends la voix de l’eau » (« Souffles », dans Leurres et lueurs (1960).

Hamidou Sall a la grâce de comprendre le langage de son Mayo, de son Fleuve élu. Il a même, chose rare, le don d’être polyglotte en la matière, car il « entend » le Djoliba, le Rhône, le Rhin, le Danube, le Mississipi, et dix ou vingt autres fleuves de par le vaste monde, tels la Neva et la Volga.

Que signifie cette fascination ? Que cache cette image obsédante ?

« Le symbolisme du fleuve, de l’écoulement des eaux, est à la fois celui de la possibilité universelle et celui de l’écoulement des formes (...) La descente vers l’océan et le rassemblement des eaux, le retour à l’indifférenciation, l’accès au Nirvâna ; la remontée est évidemment le retour à la Source divine, au Principe (...).

Descendant des montagnes, sinuant à travers les vallées, se perdant dans les lacs ou les mers, le fleuve symbolise l’existence humaine et son écoulement avec la succession des désirs, des sentiments, des intentions, et la variété de leurs détours » (Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des Symboles, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1969, [1982].

C’est ainsi que s’explique peut-être cet attachement viscéral de Sall à un fleuve, à tous les fleuves qu’il a rencontrés sur les routes de ses voyages, qui justifient le recours à la rhapsodie :

« Je suis source et embouchure à la fois (...). Je fais converger toutes les eaux de mes fleuves, les eaux de tous les fleuves vers moi. A force de penser à mon fleuve je suis devenu un fleuve et je rassemble en moi les eaux venues de toutes parts. (...) Un et multiple, je suis singulier et pluriel (...). Je suis fleuve Sénégal, surgi des terres ancestrales mais je suis aussi tous les autres fleuves ».

III. POESIE ET AUTOCHTONIE

Je me suis longuement interrogé sur la réelle fascination qu'exercent sur Hamidou Sall des poètes, dont bien sûr Senghor et Césaire, mais aussi les autres qu'il cite volontiers et dont le nom revient sous sa plume dans ces *Rhapsodies fluviales*. Et je crois pouvoir dire que tous ceux qu'il admire sont des poètes qui, dans leur thématique, réservent une place de choix à leur terroir, à leur lieu natal (« Quelles sont donc ces fortes attaches par lesquelles nous somme enchaînés au lieu natal ? » s'interrogeait François René de Chateaubriand), à cet espace que Senghor a appelé du joli nom du « Royaume d'Enfance ». La clé m'a été donnée par l'admiration, j'oserai un terme plus fort, la jalousie, que Sall nourrit à l'endroit d'un autre poète ayant les mêmes origines que lui, mais né natif de ce terroir du Toro où il a passé son enfance et une partie de son adolescence, alors que Sall doit se contenter d'évoquer une autochtonie fantasmée, puisque c'est adolescent qu'il a connu ces « remparts de la mémoire », autrement dit, selon l'expression de Cheikh Hamidou Kane, ce « lieu sûr » où nous pouvons mettre notre âme avant de nous hasarder sur les pistes dangereuses de la rencontre du vaste monde. On peut, dès lors, comprendre le traitement de faveur que Sall réserve à son pays (au sens de personne originaire du même terroir) chaque fois qu'il évoque les poètes avec lesquels il a des affinités (parmi lesquels, est-ce hasard, il y a un Amadou Lamine Sall, autre poète foutanké né hors du Fouta).

Ce thème (plus exactement, ce motif) de l'autochtonie se rencontre, je l'ai dit, chez Senghor et Césaire. Senghor, qu'on se le rappelle, chante d'abord son « Canton du Sine », tout comme Césaire, auteur de *Moi, Laminaire*, est d'abord, originellement, le poète du Cahier d'un retour au pays natal.

Outre son éducation traditionnelle, entre un père très attaché à un Fouta-Toro aimé et d'autant plus chéri qu'il sait qu'il ne le reverra plus de son vivant, et une grand-mère, véritable « bibliothèque » spécialisée sur le Fouta, il y a eu aussi la rencontre de Hamidou Sall avec certains poètes, français essentiellement, dans sa scolarité, et dont les poèmes, appris par coeur plus par la contrainte des programmes que par amour spontané, lui sont restés gravés à jamais dans un coin de sa mémoire.

Mais il y a aussi, j'en suis persuadé, le fameux « Milly », rebaptisé « Milly ou la terre natale », d'Alphonse de Lamartine, et dont toutes les vieilles générations d'élèves se rappellent au moins la première strophe, et la fin :

« Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon âme en a frémi
Il résonne de loin, dans mon âme attendrie
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.
(...)
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? »

Sall est donc doté des qualités premières qui font le poète : l'attention à leur environnement, qui leur confère des sens très affinés, d'où leur aptitude à lire ce que Victor Hugo, dans un poème des *Contemplations*, appelait « le Livre », c'est-à-dire la Nature.

Ce don, cette clairvoyance, il les tient de ses illustres parrains, Senghor et Césaire, et en l'occurrence, de Césaire surtout, capable de rester des heures dans un coin de son île, immobile, plongé dans un échange fécond avec un arbre, une fleur, une touffe d'herbe, ou la vaste mer qu'en homme libre il a toujours haïe et, paradoxe, chérie.

Chez Sall, les « fortes attaches » qui le lient (qui l’ancrent, dit-il, comme un bateau – et l’on peut voir la différence avec le bateau rimbaldien, « ivre » et sans attaches (n’a-t-on pas surnommé Rimbaud « l’homme aux semelles de vent », croyant faire honneur ainsi à la vie errante et erratique du poète) –, ce qui préserve son âme, son identité de tout péril, de toute perdition.

Poète, Sall donne sa vision du poète et de sa mission, après avoir affirmé son attachement à la langue française venue avec la colonisation, mais acclimatée, acceptée, enrichie et employée. Le poète, pour Sall, est à la fois hugolien et rimbaldien, césairien et senghorien : il est visionnaire et cosmique, attentif à « ce qui passe et qui change » ; il est le gardien du temple des traditions et « le clairon harmonieux de l’avenir », amoureux de la vie et conscient de la mort qu’il s’emploie à tenir à distance par la magie de la parole poétique, tel Orphée charmant de sa voix les bêtes féroces.

La poésie, selon Sall, a un rôle d’éducation et de formation, mais surtout, de ré-enchantement d’un monde « de cendre, de désillusions et d’épreuves ». Elle a une mission sotériologique pour les âmes des hommes menacées de toutes parts. Elle est le refuge sûr pour le salut de l’humanité.

CONCLUSION

Sall a énormément écouté, vu, lu et retenu. Il a écouté sa grand’mère, Sall Fatim Oumhané Elimane Baba Hawa Kane, et son père Ibrahima Sall qui lui ont dit et redit sa généalogie, et ce que Senghor a appelé « l’orgueil de [ses] pères ». Ce qui fait que, moins féru de généalogie que son frère aîné Tidiane, et que son frère cadet Hamath Mansour, Hamidou a quand même une excellente connaissance de soi, de ses origines, de son histoire et des valeurs qu’une telle appartenance l’oblige à subsumer et à assumer.

Hamidou Sall a vu beaucoup de pays, de villes, de monuments célèbres. Ses fonctions au sein du Cabinet du Secrétaire général de la Francophonie lui offrant la possibilité de beaucoup voyager de par le monde, et sa curiosité intellectuelle faisant le reste, il a su mettre à profit cette chance insigne pour se cultiver, découvrir, approfondir et engranger pour l’avenir, et ces *Rhapsodies fluviales* en sont une conséquence.

Sall a également énormément lu, jusqu’à des ouvrages les plus improbables et les plus inattendus, des tragiques et des philosophes grecs aux poètes romantiques allemands et à des auteurs d’Europe centrale et orientale, jusqu’en Russie, sans parler des classiques français et africains.

Une telle boulimie de lecture et un parcours géographique aussi varié ne pouvaient manquer de déteindre sur la personnalité d’un homme par ailleurs doté d’une hyper-sensibilité. Le temps a fait son œuvre, et tout cela est ressorti, après une digestion plus ou moins achevée, sous forme d’une écriture forcément poétique et tout aussi forcément marquée de l’empreinte double de ses mentors nègres, Senghor et Césaire, d’une part, et, d’autre part, de celle des romantiques français et de quelques autres européens (allemands, tchèques, hongrois, polonais).

De son parcours particulier, et surtout de l’ingestion, de la digestion et de l’assimilation de très nombreux poèmes en langue française, Sall a tiré une connaissance très appréciable de la langue de Molière, de ses beautés, de ses subtilités et de sa plasticité telles que les définissait Senghor. Ce qui fait de lui un orateur hors pair (et j’ai pu personnellement le voir par deux fois charmer des pleines salles où on l’écoutait, quand il parlait, de Césaire et devant Césaire, dans un silence religieux).

C'est compte tenu de cela que je suis reconnaissant à Sall de nous proposer ces *Rhapsodies fluviales* qui sont un régal et une prouesse.

C'est cette prouesse que j'encourage notre « jeune » poète à tenir, avec d'autres poèmes et d'autres textes où, s'étant déjà fait connaître, il ira davantage au fond des choses et surtout de lui-même. Il lui faudra, pour cela, non pas tuer les pères, ceux-ci étant morts de leur belle mort, mais s'exorciser de leurs ectoplasmes, pour émerger enfin tel qu'en lui-même son passé l'a modelé, dans ce qu'il appelle lui-même son « identité librement multiple ».